

— ARGUMENTS —

**JEAN BEAUFRET**

**DIALOGUE  
AVEC  
HEIDEGGER**



**PHILOSOPHIE GRECQUE**



**LES ÉDITIONS DE MINUIT**



DIALOGUE  
AVEC HEIDEGGER

## OUVRAGES DE JEAN BEAUFRET



DIALOGUE AVEC HEIDEGGER.

I. Philosophie grecque, 1973.

II. Philosophie moderne, 1973.

III. Approche de Heidegger, 1974.

IV. Le chemin de Heidegger, 1985.

*Chez d'autres éditeurs :*

LE POÈME DE PARMÉNIDE, P.U.F., 1955.

ÉVIDENCE ET VÉRITÉ. Descartes et Leibniz, Vrin, 1964.

HÖLDERLIN ET SOPHOCLE, *suivi de* REMARQUES SUR ŒDIPE, U.G.E.,  
« 10-18 », 1965, revu et corrigé, G. Monfort, 1983.

LA NAISSANCE DE LA PHILOSOPHIE, les Presses du Massif Central, 1968.

INTRODUCTION AUX PHILOSOPHIES DE L'EXISTENCE, Denöel/Gonthier, 1971,  
revu et corrigé, Vrin, 1986.

DOUZE QUESTIONS POSÉES À JEAN BEAUFRET, À PROPOS DE MARTIN HEIDEGGER, Aubier, 1983.

NOTES SUR LA PHILOSOPHIE EN FRANCE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE, Vrin, 1984.

ENTRETIENS AVEC FRÉDÉRIC DE TOWARNICKI, P.U.F., 1984.

DE L'EXISTENTIALISME À HEIDEGGER, Vrin, 1986.

PHILOSOPHIE GRECQUE. LE RATIONALISME CLASSIQUE, Le Seuil, 1998.

IDÉALISME ALLEMAND ET PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE, Le Seuil, 1998.

LE FONDEMENT PHILOSOPHIQUE DES MATHÉMATIQUES, Le Seuil, 2011.

JEAN BEAUFRET

DIALOGUE  
AVEC HEIDEGGER



PHILOSOPHIE GRECQUE



*ARGUMENTS*  
LES ÉDITIONS DE MINUIT



## NOTE SUR LES ABRÉVIATIONS

Parmi les œuvres de Heidegger, citées d'après les éditions allemandes :

*Sein und Zeit*, 1927 (*Être et temps*), S. Z.

*Holzwege*, 1950 (*Chemins...*), Hzw.

*Kant und das Problem der Metaphysik*, éd. 1951 (*Kant et le Problème de la métaphysique*), K. M.

*Platons Lehre von der Wahrheit, mit einem Brief über den « Humanismus »* (1947), P. L. et Brief.

*Einführung in die Metaphysik*, 1953 (*Introduction à la métaphysique*), E. M.

*Vorträge und Aufsätze*, 1954 (*Essais et conférences*), V. u. A.

*Was heisst Denken ?*, 1954 (*Qu'appelle-t-on penser ?*), W. D. ?

*Der Satz vom Grund*, 1957 (*Le Principe de raison*), S. G.

*Identität und Differenz*, 1957 (*Identité et différence*), I. D.

*Unterwegs zur Sprache*, 1959, U. z. S.

*Nietzsche*, 1961, N.

*Zur Sache des Denkens*, 1969, Z. S. D.





## AVANT-PROPOS

Lettre à Martin Heidegger  
pour son quatre-vingtième anniversaire  
Le 26 septembre 1969

Il y a aujourd'hui un peu plus de trente ans — c'était deux ans avant la Seconde Guerre mondiale —, quelques pages de vous parurent sous le couvert d'un recueil collectif. Elles sont aujourd'hui encore inconnues, bien que mentionnées dans la bibliographie de William J. Richardson. La même année 1937, vous étiez invité à Paris par les organisateurs du congrès qui s'y réunit au printemps pour commémorer le troisième centenaire du *Discours de la méthode*, puis en décembre par la Société française de philosophie. Mais, en Allemagne, si le professeur Heidegger continuait à faire son métier de professeur, l'écrivain, depuis déjà plusieurs années, était entré dans un silence presque total. Il devait durer encore dix ans.

Vos pages de 1937 avaient pour titre : *Wege zur Aussprache*. Le « débat » pour lequel vous cherchiez des chemins était le débat entre les deux peuples voisins, allemand et français. Il s'agissait donc d'une lettre qui s'adressait aux deux à la fois. Cette lettre est jusqu'ici restée sans réponse. Ma lettre d'aujourd'hui voudrait être un premier essai de réponse, réponse d'un Français, à ce que vous disiez en 1937.

Quand, en septembre 1946, nous nous sommes rencontrés pour la première fois à Todtnauberg, j'ignorais l'existence de *Wege zur Aussprache*, dont la connaissance ne m'eût alors rien apporté d'essentiel. C'est seulement en 1959 que je vous ai demandé à lire ces pages anciennes, mais ma demande demeurerait encore en climat extérieur. Je n'avais même alors d'autre but que d'être mieux informé, comme on dit, sur un temps où vous n'étiez pour moi qu'un nom.

Vous écriviez pourtant dans *Wege zur Aussprache* que, « l'un des plus allemands des penseurs de l'Allemagne », Leibniz, sa singularité fut en son temps d'avoir été « conduit sans cesse, dans son travail de pensée, par le débat avec Descartes ». C'est à propos de ce débat que ne déserta jamais Leibniz que vous

définissiez, pour les Allemands et les Français, la double « condition » d'une entente réciproque, c'est-à-dire d'un débat authentique, dans les termes suivants : *Der lange Wille zum Aufeinanderhören und der verhaltene Mut zur eigenen Bestimmung*<sup>1</sup>. Cette volonté *patiente* d'entendre la parole d'un autre n'alla pas, bien sûr, sans quelques impatiences de la part de Leibniz qui parle parfois de Descartes en des termes que beaucoup de Français persistent à trouver injustes. S'en irriter est ne pas vouloir entendre que l'autre nom de Δίκη est Ἔρις, et que les périodes où le présent est sans tempêtes ne sont, dit Hegel, que *leere Blätter*. Mais Leibniz lui-même a su mieux que personne, s'élevant au-dessus du vulgaire, caractériser comme il se doit son propre débat avec Descartes dont on l'accusait de « vouloir ruiner la réputation<sup>2</sup> ». Il écrivait à Philippi en 1680 : « Quand je parle à des gens entêtés de l'École, qui traitent Descartes avec mépris, je rehausse l'éclat de ses qualités, mais, quand j'ai affaire à un cartésien trop zélé, je me trouve obligé de changer de note<sup>3</sup>. » Car imiter, répéter et « paraphraser » un maître n'est pas « la véritable manière de suivre les grands hommes et de prendre part à leur gloire sans rien leur dérober<sup>4</sup> ». Ainsi vous êtes-vous toujours comporté envers votre maître Husserl, à qui *Sein und Zeit* qui lui est dédié est un bien plus grand et plus durable hommage que les écrits de tant d'« husserliens » trop zélés.

En quoi cependant la pensée de Leibniz, si elle est, dans son rapport à Descartes, *langer Wille zum Hören*, est-elle aussi *verhaltener Mut zur eigenen Bestimmung*? Vous ne le dites pas explicitement, vous contentant de rappeler que Leibniz était aussi allemand que Descartes français. Nietzsche parlera bien ici de la *geschmeidige Stärke* de Leibniz qui lui permet de vivre « entre des contrastes ». Mais parler ainsi nous laisse encore sur notre faim. Où est la « destination propre » de Leibniz comme allemand? Elle est, dites-vous dans *Nietzsche, ein Fragezeichen*<sup>5</sup>. Hölderlin l'avait dit en une autre parole que vous nous avez appris à entendre :

*Aber der Schatz, das Deutsche, der unter des heiligen Friedens Bogen liegt, er ist Jungen und Alten gespart.*

Vous ajoutez cependant, à la même page de *Nietzsche*, à propos de l'énigme évoquée : « Une seule chose est sûre : l'histoire

1. « La volonté patiente de s'entendre l'un l'autre et le sens résolu, mais aussi contenu, de la destination propre à chacun. »

2. Gerhardt, *Phil.*, IV, 342.

3. *Ibid.*, p. 286-287.

4. *Ibid.*, p. 309.

5. N., I, 124.

nous demandera des comptes si nous ne comprenons pas. » Qu'il me soit permis de dire aussi des Français ce que vous dites des Allemands. Leur destination propre leur est non moins périlleusement énigmatique. Mais — vous le dites aussi —, « à aucun peuple de l'histoire, sa vérité n'est jamais tombée du ciel<sup>6</sup> ».

Peut-être est-ce souvent de l'écoute de l'autre que chacun en apprend le plus sur lui-même. Non seulement parce que c'est là que chacun fait l'épreuve d'une étrange impossibilité, celle de s'identifier à l'autre tout à fait, mais parce que la façon dont un autre me voit m'éclaire souvent sur moi-même au-delà de ce que je puis savoir de moi par moi-même, car ce qui m'est devenu habituel peut paraître à l'autre insolite. C'est par une note des *Beobachtungen* de 1764 que j'ai appris de Kant ce que pouvait avoir d'insolite la société française du XVIII<sup>e</sup> siècle : « D'après le goût français, on ne dit pas : est-ce que Monsieur est à la maison ? mais : Madame est-elle à la maison ? Madame est à sa toilette. Madame a des vapeurs... Bref, c'est exclusivement de Madame que s'occupent toutes les conversations et c'est Madame qui est au centre de tous les divertissements. » Ce que Madame de Staël (encore Madame) écrivit de l'Allemagne a non moins pu frapper les lecteurs allemands. Et lorsqu'en 1955 vous êtes venu en France pour la première fois, quelques paroles de vous ont contribué à me révéler Paris, comme quelques-uns de mes étonnements, à Fribourg, à Messkirch, à Todtnauberg, ont pu peut-être vous aider à voir quelque chose de votre propre pays. Mais sortir du *Gewöhnliches* n'éclaire pas encore le *Wohnen*, bien que celui-ci soit le secret de celui-là<sup>7</sup>.

Plus essentielle fut parfois, au cours de nos entretiens, tandis qu'ils me faisaient apparaître, en philosophie comme en poésie, l'être même de la langue allemande, ce qui lui est *Wert und Ehre*, disait Hofmannsthal, votre découverte, dans le français, d'un certain bonheur de dénomination dont il vous arrivait de vous émerveiller. Je me souviens qu'en 1947, à Todtnauberg, comme je vous disais que le français *concerné* pourrait peut-être répondre à l'allemand *ereignet* au sens où vous l'entendez, vous m'avez dit : *Ein schönes Wort, denn es sagt zugleich : getroffen, aufgerührt, umschlossen*. Et, huit ans plus tard, pendant la décade de Cerisy, vous exhortiez vos auditeurs français à entendre leur propre langue en soulignant que le français *représentation* était aussi riche de sens que l'allemand *Vorstellung*, bien qu'il recelât en lui une tout autre richesse, vibrant qu'il est de la parenté secrète de

6. *Ibid.*, p. 37.

7. *W. D* ?, p. 59 et *S. Z.*, p. 259.

l'être et du temps. Je me souviens aussi qu'un jour, devant une traduction allemande de Baudelaire dont vous me demandiez ce que j'en pensais, je vous répondis : « Tout est très exact et sans doute très bon, il n'y manque qu'une chose : le rapport à la langue française. » Car c'est de vous aussi que nous l'avons appris : une langue n'est pas système de signes, elle est rapport au monde. Non par l'interposition entre les choses et nous d'un monde de la langue, comme le voulait Humboldt, mais par l'ouverture du monde lui-même, tel qu'à son tour il ouvre chaque chose, disait Baudelaire, « à l'éclatante vérité de son harmonie native ». C'est ainsi que le même monde et les mêmes choses, à l'appel d'une langue ou d'une autre, paraissent nativement, mêmes et autres à la fois, ce rapport du même et de l'autre excluant aussi bien la réduction à l'identique que la nomenclature des différences, en faveur d'un plus haut secret de la mondialité du monde et de la chose de la chose. Peut-être Aristote l'avait-il pressenti, si la parole la plus essentielle d'Aristote est : τὸ ὄν λέγεται πολλαχῶς.

Dans votre texte de 1937, il est cependant moins question de ce qu'ont de propre, chacun dans sa demeure, les deux « peuples voisins » — si voisins, disait, en écho à César, Tacite, qu'ils ne sont séparés que *Rheno flumine* — que de l'origine commune que recèle leur voisinage. Non pas l'Europe, comme on dit aujourd'hui. Mais ce qui dans l'Europe demeure encore en retrait, l'énigme qu'elle est à elle-même, ce « je ne sais quel mystère de civilisation » vers lequel elle s'achemine, disait Balzac dans un texte peu connu, découvert par E. R. Curtius qui en instruisit Merleau-Ponty à qui je dois de pouvoir vous le transmettre. Merveille du voisinage !

L'énigme européenne, porteuse de tant de guerres, c'est à vous qu'il fut réservé de la dire, autrement que pour l'*expliquer*, laissant cela aux historiens et aux sociologues, mais pour la *penser* jusqu'au point d'interrogation qu'elle est à elle-même, celui que vous nommez parfois *griechischer Ansatz*. Ce fut là l'occasion de l'une des méprises les plus durables sur le sens de votre pensée. Heidegger, dit-on un peu partout, c'est l'homme des Grecs. Il prétend ranimer la philosophie en la renouvelant de l'antique. Aux yeux de certains Français, ce prétendu philhellénisme ne serait même que l'alibi d'un « germanisme » inavoué, et qui se trahirait par une non moins prétendue hostilité au latin, aussi essentiel pourtant que le grec à l'« équilibre européen », dont la merveille serait de tout harmoniser, grec, latin et le reste, dans un cosmopolitisme sans frontières. On vous rappelle alors à Leibniz écrivant à des Billettes : « Pourvu qu'il se fasse quelque chose de conséquence, je suis indifférent que cela se fasse en Allemagne ou en France, car je souhaite le bien du genre humain ; je

suis non pas φιλέλλην ου φιλορωμαϊος, mais φιλόανθρωπος<sup>8</sup>. »

La « philanthropie » leibnizienne, telle qu'elle se déploie combattivement parmi nous dans le cadre métaphysique de la querelle « De Dieu ou de l'homme, qui des deux l'emporte sur l'autre ? », n'est certes pas pour vous le fond de la question. Dès 1947, la *Lettre sur l'humanisme* montrait à sa façon que la prétendue *alternative* n'était en réalité qu'un *dilemme* et que la tâche de la pensée était autrement radicale :

*Car sans l'être où il s'est déployé en un dire  
Point ne trouvera le penser.*

Il faut donc en venir à la question de l'être, celle dont l'ouverture fut l'apport exclusif des Grecs. C'est ainsi que, suivant à la trace Hölderlin, vous vous demandez plus méditativement en quoi les Grecs et leur énigme nous sont « indispensables », s'il y va pour nous, non pas seulement de la bataille des « humanismes », mais du *freier Gebrauch des Eigenen*<sup>9</sup>.

Les Grecs ne nous sont pas, comme ont pourtant paru le croire de très grands, Racine peut-être, Goethe parfois, des « classiques » dont nous aurions à tenter d'égaliser le « naturel » en nous réglant sur eux. Encore moins des « primitifs », au feu de qui nous pourrions peut-être encore nous renflammer, au sens où Darius Milhaud, mettant en musique des traductions de Paul Claudel, avait cru devoir faire ressortir, dans les *Choéphores* d'Eschyle, un côté « cannibale ». Les Grecs, en tant qu'ils furent ceux à qui l'être s'ouvrit en clairière dans l'étant, nous sont bien plutôt des *initiateurs*, mais de telle sorte que l'initiative grecque n'est en elle-même que la première époque d'un retrait qui est à son tour le trait fondamental de toute une histoire, la nôtre. Retrait de l'être ? Voilà qui sonne bizarrement. La parole-maîtresse de la pensée des Grecs, le « mot » ἀλήθεια n'est-ce pas pourtant en ce sens qu'il fait signe ? Dans *Sein und Zeit*, il n'était encore entendu que comme *privativer Ausdruck* (p. 222). Mais, en 1942, quelques pages de vous sur Platon nous exhortaient déjà à ce que vous nommiez : mettre en bonne place le « positif » dans l'essence « privative » de l'ἀλήθεια<sup>10</sup>. Car c'est seulement, disiez-vous en 1943, au soir du monde grec et dans l'optique des grammairiens que l'initiale prend son sens privatif. Le « mot » ἀλήθεια ne dit donc pas tout uniment le triomphe du jour, au sens où, écrit le poète,

*Le jour sort de la nuit comme d'une victoire.*

8. Gerhardt, *Phil.*, VII, 456.

9. Hölderlin, 1<sup>re</sup> lettre à Böhlendorf.

10. Heidegger, *P. L.*, p. 51.

Il dit bien plutôt un conflit (*Streit*) plus essentiel que tout combat (*Kampf*). Le conflit qu'est ἀλήθεια, c'est lui qui vibre encore au cœur de la Dialectique transcendente dans le *Widerstreit* qui est le propre de la Raison, si différent de son usage simplement polémique — celui qui fait dire à Kant de deux contradicteurs, avec son sens si juste de la langue : *Sie haben gut kämpfen* (*Critique de la raison pure*, A 756, B 784). Un tel affrontement n'aboutit jamais à aucun triomphe. Nous sommes aujourd'hui les hommes du « combat », les « champions » de la bonne cause, autrement dit les hommes du ressentiment. Nous avons perdu le sens grec du conflit, celui qui, dites-vous, libère l'un et l'autre de ceux qu'il rassemble en les opposant : *in die Selbstbehauptung ihres Wesens*<sup>11</sup>. En 1937, c'était à un tel conflit que vous exhortiez Allemands et Français. Ils ont été jetés dans l'atrocité d'un combat sans conflit. Peut-être n'en sont-ils aujourd'hui préservés que par ce que vous appelez *eine vermutlich lange dauernde Ordnung der Erde*<sup>12</sup>. Cette *mise en ordre* que pressentait Nietzsche<sup>13</sup> et que diffuse partout la métaphysique arrivée à son terme tandis qu'elle réduit l'homme à la figure de la « bête de travail » n'est pas la paix de l'essentiel, mais l'équivoque de l'extrême déclin<sup>14</sup>.

C'est pourtant de vous que nous le savons : l'ère vindicative des combats devenus planétaires, ceux dans lesquels, pacifiquement ou non, s'affrontent les hommes en vue de la domination de la terre, qu'il s'agisse des guerres nationales ou du *Klassenkampf*, dont une foi récente attend la « société sans classes » comme « forme absolue pour le développement des forces productives<sup>15</sup> », nous laisse encore à la surface d'une histoire secrète dont l'histoire visible n'est que le premier plan. Ce dont l'homme est « le Là » lui réserve peut-être un tout autre destin que celui pour lequel il s'affaire aveuglément de toutes parts. Peut-être même cet autre destin est-il celui que ne cesse de lui préserver, en deçà de ce que Montaigne nommait le « tintamarre de tant de cervelles philosophiques », une tout autre parole que la philosophie, telle qu'aujourd'hui elle s'abandonne impudemment au « lâchez tout ! » de l'entreprise scientifique, à moins qu'elle ne s'aménage le refuge dérisoire d'une religiosité sans foi, à savoir la parole poétique dont vous dites, à propos de Trakl, qu'elle est « plus ancienne parce que plus songeuse, plus songeuse parce que plus paisible, plus paisible parce que

11. *Hzw.*, p. 38.

12. *V. u. A.*, p. 83.

13. *Werke*, éd. Kröner, XIII, § 401.

14. *S. Z.*, § 37.

15. Marx, *Das Kapital*, Dietz Verlag, III, 293.

plus pacifiante<sup>16</sup> ». Un tel destin ne sera pas la fin du conflit, celui que Hölderlin nomme dans *Empédocle* « le conflit des Amants », mais la fin peut-être du conflit comme combat.

Dans le deuxième tome de votre *Nietzsche*, dont la traduction en français, semble-t-il, peut attendre<sup>17</sup>, vous évoquez énigmatiquement sous le nom de *Grundstellung* la possibilité, pour l'homme d'Occident, d'un tout autre site que celui que lui définit jusqu'ici sa situation métaphysique. Laissez-moi répéter sans commentaires vos propres paroles : « La situation fondamentale dans laquelle s'achève l'ère de la métaphysique occidentale entre à son tour dans un conflit tout autre. Un tel conflit n'est plus le combat pour la domination sur l'étant... Il est le débat entre la puissance de l'étant et la vérité de l'être. Préparer ce débat est le but le plus lointain de la méditation ici entreprise<sup>18</sup>. »

Comment ne pas penser alors au « but précurseur » qu'était, pour *Sein und Zeit*, l'interprétation de l'être dans l'horizon du temps ? Comment ne pas pressentir, dans le but précurseur que vous vous définissiez alors à partir d'une méditation d'Aristote, l'annonce déjà du but le plus lointain, si tout le sens de *Sein und Zeit* est de dire le *Lâ* dont chacun de nous est l'homme, avant d'être l'homme d'un parti, d'une église, d'une nation, d'un métier, gardien qu'il est d'une proximité plus originelle que celle qui résulte du rapprochement technique de toutes les distances ? C'est vers cette proximité que, sans nullement changer de place, vous vous acheminez depuis plus de quarante ans, non pas, dites-vous, « avec la prétention de l'esprit prophétique », mais dans la lumière peut-être « d'une aube encore hésitante<sup>19</sup> ». À une telle proximité appartiennent non seulement les deux « peuples voisins » que nomme *Wege zur Aussprache*, ceux qui sortent de la parole grecque, mais, en dépassement de la parole grecque, même les peuples les plus lointains et qu'il nous est pourtant destiné d'apprendre à rencontrer en leur lointain, car disiez-vous un jour à la *Hölderlin Gesellschaft* réunie à Munich, il n'est aujourd'hui plus possible au *Lâ* de demeurer « dans son isolement occidental ». Mais comment un dialogue peut-il s'ouvrir, « de maison à maison<sup>20</sup> », avec ceux qui habitent une tout autre maison que la nôtre ? Comment nous dépayser jusqu'à eux si nous ne sommes pas préalablement devenus capables de nous dépayser jusqu'à nous-mêmes, jusqu'à la provenance dont nous sommes essentiellement ? Si tu prétends entendre l'autre, sache d'abord devenir qui tu es. Γέννοι' οίος ἔσσι μαθών<sup>21</sup>. Tel

16. *U. z. S.*, p. 55.

17. Cette traduction devait paraître en 1971.

18. *N.*, II, 262.

19. *S. G.*, p. 171.

20. *U. z. S.*, p. 90.

21. *Werde der du bist*, traduit Nietzsche.

est le secret qui porte le dialogue de Leibniz avec Descartes. Tel fut le chemin de Hölderlin et celui de Cézanne. Tel est dès l'origine le vôtre.

Pour en revenir aux deux « peuples voisins », qu'il me soit maintenant permis de noter un secret de leur voisinage. Vous parliez en 1937 de Descartes et de Leibniz, montrant en quoi toute la pensée de Leibniz est, dans son fond, son débat avec Descartes. C'est par ce débat seulement que Leibniz est devenu lui-même. Peut-être faut-il ici renverser le rapport et se demander si et comment Descartes aurait pu devenir celui qu'il est sans la méditation résolument critique de Leibniz. À Descartes se rattachent, avant Leibniz, outre le retournement pascalien qui, comme tout *anti*, adhère essentiellement à ce qu'il contredit, Malebranche et Spinoza. Ni l'un ni l'autre ne sont pleinement d'accord avec Descartes, mais c'est de Descartes qu'ils tiennent, sous le nom de *Méthode*, la « ligne de faite spirituelle » (Nietzsche) de leurs philosophies. Ils ne diffèrent de Descartes — disait en 1915 Maurice Blondel, dont, lors de votre premier séjour à Aix, vous avez voulu saluer la mémoire — que par une *intuition* (le mot était alors à la mode) ou plutôt, disait-il avec plus de prudence, par une *intention*. L'intention de Malebranche, « philosophe chrétien », est tout augustinienne. Celle de Spinoza regarde à une théologie bien différente. Mais, sous la différence des intentions théologiques, l'ontologie demeure, dans son fonds et pour l'essentiel, cartésienne. Avec Leibniz au contraire perçoit une expérience originale de l'être même. C'est de là seulement que, commençant en philosophe, il finit en théologien. Dès lors s'allume un *conflit* essentiel là où Malebranche et Spinoza s'étaient bornés à *combattre* Descartes sur certains points. Et c'est sur la base d'un tel conflit que Descartes est transmis à Kant, puis à Hegel, Hegel disant enfin au monde entier qui est Descartes, à savoir « un héros ». Les Français ont ainsi, bon gré mal gré, reçu d'Allemagne une mesure inconnue de Descartes à laquelle il leur a bien fallu se résigner. C'est non moins d'Allemagne qu'est réfléchie jusqu'à Valéry cette « Vue de Descartes » qu'en 1937 il propose au congrès où vous étiez absent. Il la reçoit, non pas de Hegel, mais de Nietzsche. Non de ce que Nietzsche avait dit de Descartes, qui est fort peu de chose. Mais du pressentiment que c'est dans la lumière de Nietzsche que Descartes apparaît comme celui qu'il est. Sans parler de Cézanne que j'appris à connaître à Berlin, peut-être ne serait-il pas excessif de dire que certains au moins des Français ne sont devenus pleinement eux-mêmes qu'à partir d'un séjour en domaine allemand.

Lentement a paru naître en vous la pensée que le rapport peut-être de votre propre pensée avec la France et les Français était



chose essentielle — plus essentielle sans doute que d'autres rencontres européennes ou mondiales. La merveille fut ici que quelques-uns d'un peuple apparemment frivole se soient mis au travail pour mieux entendre une parole qui dès l'abord leur paraissait bien étrangère. Certains s'en étonnent encore, qui ne sont pas toujours de vos amis. Ce qu'un petit nombre apportait dans sa tentative d'écoute n'était pourtant pas un besoin d'exotisme, mais tout simplement « la singularité d'être français », comme disait un jour l'un de mes plus vieux et plus chers amis, qui n'a cependant jamais trop bien compris ni pourquoi ni comment *Sein und Zeit* avait bien pu devenir mon livre de lecture. Les plus pressés avaient cru trouver de votre côté des « nouveautés philosophiques ». D'autres étaient allés déjà plus loin que la curiosité. Vous n'étiez pas pour eux un philosophe. Encore moins un professeur. Mais peut-être un simple maître d'école qui, dans le livre de la Philosophie, leur aurait pour la première fois enseigné à rassembler des lettres, à former des syllabes, à épeler enfin des mots. Ils sont alors entrés dans la longueur des années d'apprentissage. Par là, aucun d'entre eux ne ressemble en quoi que ce soit à Leibniz lecteur de Descartes. Aucun conflit encore ne commence à poindre au niveau de l'essentiel. C'est bien plutôt vous qui, l'an dernier au séminaire du Thor, nous disiez à propos de Hegel — c'était le 5 septembre — que toute pensée authentique comportait une limitation essentielle. C'est seulement, ajoutiez-vous, quand on voit les limites qu'on voit le grand penseur. Et, vous tournant alors vers nous tous : « Quand vous verrez mes limites, vous m'aurez compris. Je ne puis les voir. »

Peut-être, songions-nous, est-ce un signe des temps qu'une pensée de pointe, inapparente à la plupart, ait pu cependant prendre tant d'avance en se disant, en se laissant se dire, non comme Hegel, devant le « mauvais infini » seulement, mais devant le  $\mu\epsilon\tau\acute{\alpha}$  de la métaphysique elle-même, que la tâche de la pensée lui demeure encore inconnue : *indem über dies Hinausgehen nicht selbst hinausgegangen wird* (*W. d. Logik*, édition du Jubilé, I, 164). De plus téméraires ont cru pouvoir ici vous imputer à contresens une entreprise de « dépassement de la métaphysique », même si vous précisez aussitôt qu'une telle locution n'est jamais employée par vous qu'« auxiliairement » (*V. u. A.*, p. 71). Ce n'est pas en effet vers un tel « dépassement », mais en sens inverse, vers ce que vous nommez le *Schritt zurück aus der Metaphysik*, le pas qui rétrocede de la métaphysique en s'en dégageant que, dès le départ, vous faites signe. Un tel retrait n'est à son tour possible que le regard posé sur ce que Hölderlin nomme : *das Geringe* — nous pourrions dire en français : le presque-rien. Mais l'attention au  $\mu\iota\kappa\rho\nu$  est ici tout

le contraire de ce que Platon repoussait sous le nom de *micrologie*. Dans le « presque-rien », ce par quoi nous sommes « concernés » (*ereignet*) n'est pas l'amoindrissement du *Kleines*, mais l'étincellement du *Kleinod*, du κόσμος, du joyau, dont les prouesses du monde de la technique moderne sont certes le retrait, mais non l'abolition.

Qu'il soit de l'essence du joyau, où l'on entend vibrer à la fois le latin *jocari* et peut-être *gaudium*, le jeu et peut-être la joie de l'être, de pouvoir devenir la « moindre des choses », celle qui se dérobe dans l'inapparence de l'insignifiant, c'est l'affaire de l'être, non la nôtre. *Rien n'est plus propre à l'éclosion que le retrait*. Mais le joyau inapparent que la tâche de la pensée est de sauver en le pensant, peut-être nous est-il avant tout la langue que chacun de nous parle sans y penser. À nous donc de tenter d'apprendre notre propre langue, d'entendre ce qu'elle nous dit, de la parler comme elle parle. Voilà, si le destin est que votre propre chemin passe par la France, ce que quelques Français ont appris de Heidegger.

C'est pourquoi, au terme de ma réponse à votre lettre de 1937, celle où vous nommiez en Leibniz dans son rapport à Descartes « l'un des plus allemands des penseurs de l'Allemagne », qu'il me soit permis en retour de donner la parole au plus français peut-être des poètes français, celui dont la grandeur, aux yeux mêmes des Français, demeure encore inapparente, parce qu'elle recèle peut-être le *joyau* de la poésie française. Son nom est Jean de La Fontaine. Au cinquième livre des *Fables*, il en est une, la seizième, qui a pour titre « Le Serpent et la Lime ». On pourrait lui donner pour sous-titre : « Heidegger et la Critique. » La voici sans nul commentaire.

On conte qu'un Serpent, voisin d'un Horloger  
(C'étoit pour l'Horloger un mauvais voisinage),  
Entra dans sa boutique, et cherchant à manger,

N'y rencontra pour tout potage

Qu'une Lime d'acier qu'il se mit à ronger.

Cette Lime lui dit, sans se mettre en colère :

« Pauvre ignorant ! et que prétends-tu faire ?

Tu te prends à plus dur que toi.

Petit Serpent à tête folle,

Plutôt que d'emporter de moi

Seulement le quart d'une obole,

Tu te romprois toutes les dents.

Je ne crains que celles du temps. »

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre

Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre.

Vous vous tourmentez vainement.

Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages

Sur tant de beaux ouvrages ?

Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

## TABLE DES MATIÈRES

<u>NOTE SUR LES ABRÉVIATIONS</u> .....	<u>7</u>
<u>AVANT-PROPOS</u> .....	<u>9</u>
<u>LA NAISSANCE DE LA PHILOSOPHIE</u> .....	<u>19</u>
<u>HÉRACLITE ET PARMÉNIDE</u> .....	<u>38</u>
<u>LECTURE DE PARMÉNIDE</u> .....	<u>52</u>
<u>ZÉNON</u> .....	<u>86</u>
<u>NOTE SUR PLATON ET ARISTOTE</u> .....	<u>93</u>
<u>ENERGEIA ET ACTUS</u> .....	<u>122</u>
<u>INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES</u> .....	<u>147</u>

« ARGUMENTS »

Samir Amin, CLASSE ET NATION.

Lou Andreas-Salomé, ÉROS.

Jean-Marie Apostolides, LE ROI-MACHINE. *Spectacle et politique au temps de Louis XIV – LE PRINCE SACRIFIÉ. Théâtre et politique au temps de Louis XIV.*

Arrien, HISTOIRE D'ALEXANDRE, suivi de FLAVIUS ARRIEN ENTRE DEUX MONDES, par Pierre Vidal-Naquet.

Kostas Axelos, ARGUMENTS D'UNE RECHERCHE – CONTRIBUTION À LA LOGIQUE – HÉRACLITE ET LA PHILOSOPHIE – HORIZONS DU MONDE – LE JEU DU MONDE – MARX PENSEUR DE LA TECHNIQUE – POUR UNE ÉTHIQUE PROBLÉMATIQUE – VERS LA PENSÉE PLANÉTAIRE – PROBLÈMES DE L'ENJEU – SYSTÉMATIQUE OUVERTE – MÉTAMORPHOSES – LETTRES À UN JEUNE PENSEUR – CE QUESTIONNEMENT – RÉPONSES ÉNIGMATIQUES.

Georges Bataille, L'ÉROTISME.

Jean Beaufret, DIALOGUE AVEC HEIDEGGER : I. PHILOSOPHIE GRECQUE – II. PHILOSOPHIE MODERNE – III. APPROCHE DE HEIDEGGER – IV. LE CHEMIN DE HEIDEGGER.

Ludwig Binswanger, INTRODUCTION À L'ANALYSE EXISTENTIELLE.

Maurice Blanchot, LAUTRÉAMONT ET SADE.

Pierre Broué, LE PARTI BOLCHEVIQUE – RÉVOLUTION EN ALLEMAGNE (1917-1923).

Pierre Broué et Émile Témime, LA RÉVOLUTION ET LA GUERRE D'ESPAGNE.

Edward Hallett Carr, LA RÉVOLUTION BOLCHEVIQUE (1917-1923) : I. LA FORMATION DE L'URSS – II. L'ORDRE ÉCONOMIQUE – III. LA RUSSIE SOVIÉTIQUE ET LE MONDE.

Barbara Cassin, Marc E. Blanchard, Aldo Brancacci, Annick Charles-Saget, Antoine Compagnon, Monique Dixsaut, Romain Laufer, Alonso Tordesillas, Samuel Weber, Denis Zaslavsky, LE PLAISIR DE PARLER. *Études de sophistique comparée.*

Robert Castel, Jacques Cosnier, Isaac Joseph, Louis Quéré et al., LE PARLER FRAIS D'ERVING GOFFMAN. *Avec deux inédits d'Erving Goffman.*

François Châtelet, LA NAISSANCE DE L'HISTOIRE.

Carl von Clausewitz, DE LA GUERRE.

Gilles Deleuze, PRÉSENTATION DE SÄCHER-MASOCH. *Le froid et le cruel* avec le texte intégral de LA VÉNUS À LA FOURRURE – SPINOZA ET LE PROBLÈME DE L'EXPRESSION.

Wilfrid Desan, L'HOMME PLANÉTAIRE.

Gilbert Dispaux, LA LOGIQUE ET LE QUOTIDIEN. *Une analyse dialogique des mécanismes de l'argumentation.*

Didier Dumas, L'ANGE ET LE FANTÔME. *Introduction à la clinique de l'impensé généalogique.*

Eugen Fink, LE JEU COMME SYMBOLE DU MONDE – LA PHILOSOPHIE DE NIETZSCHE – DE LA PHÉNOMÉNOLOGIE.

Pierre Fougeyrollas, CONTRADICTION ET TOTALITÉ. *Surgissement et déploiements de la dialectique.*

Didier Franck, CHAIR ET CORPS. *Sur la phénoménologie de Husserl – HEIDEGGER ET LE PROBLÈME DE L'ESPACE.*

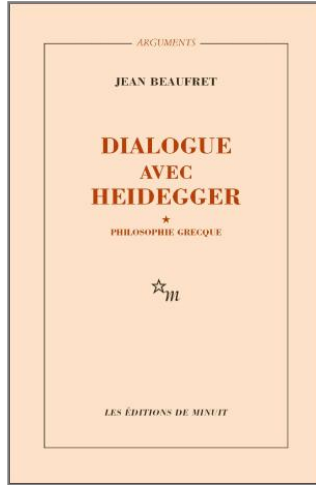
Joseph Gabel, LA FAUSSE CONSCIENCE. *Essai sur la réification.*

Maria Carmen Gear et Ernesto Cesar Liendo, SÉMIOLOGIE PSYCHANALYTIQUE – ACTION PSYCHANALYTIQUE.

Erving Goffman, LE PARLER FRAIS D'ERVING GOFFMAN (*ouvrage collectif*).

Wladimir Granoff, FILIATIONS. *L'avenir du complexe d'Œdipe – LA PENSÉE ET LE FÉMININ.*

- Jacques Gutwirth, VIE JUIVE TRADITIONNELLE. *Ethnologie d'une communauté hassidique*.
- G.W.F. Hegel, PROPÉDEUTIQUE PHILOSOPHIQUE.
- Thierry Hentsch, L'ORIENT IMAGINAIRE. *La vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*.
- Rudolf Hilferding, LE CAPITAL FINANCIER.
- Louis Hjelmslev, ESSAIS LINGUISTIQUES – LE LANGAGE AUGMENTÉ DE DEGRÉS LINGUISTIQUES – PROLÉGOMÈNES À UNE THÉORIE DU LANGAGE suivi de LA STRUCTURE FONDAMENTALE DU LANGAGE.
- Roman Jakobson, ESSAIS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE : I. LES FONDATIONS DU LANGAGE – II. RAPPORTS INTERNES ET EXTERNES DU LANGAGE – LANGAGE ENFANTIN ET APHASIE – SIX LEÇONS SUR LE SON ET LE SENS.
- Roman Jakobson et Linda Waugh, LA CHARPENTE PHONIQUE DU LANGAGE.
- Ludovic Janvier, POUR SAMUEL BECKETT.
- Karl Jaspers, STRINDBERG ET VAN GOGH – *Swedenborg-Hölderlin - Étude psychiatrique comparative*, précédé d'une étude de Maurice Blanchot, LA FOLIE PAR EXCELLENCE – LA CULPABILITÉ ALLEMANDE.
- Otto Jespersen, LA PHILOSOPHIE DE LA GRAMMAIRE – LA SYNTAXE ANALYTIQUE.
- Flavius Josèphe, LA GUERRE DES JUIFS, précédé par DU BON USAGE DE LA TRAHISON, par Pierre Vidal-Naquet.
- Vincent Jouve, LA LITTÉRATURE SELON ROLAND BARTHES.
- Eugen Kogon, Hermann Langbein, Adalbert Rückerl, LES CHAMBRES À GAZ SECRET D'ÉTAT.
- Karl Korsch, MARXISME ET PHILOSOPHIE.
- Reinhart Koselleck, LE RÈGNE DE LA CRITIQUE.
- Georges Lapassade, L'ENTRÉE DANS LA VIE. *Essai sur l'inachèvement de l'homme*.
- Henri Lefebvre, LA FIN DE L'HISTOIRE, *Épilégomènes* – INTRODUCTION À LA MODERNITÉ, *Préludes* – MÉTAPHILOSOPHIE, *Prolégomènes*.
- Moshé Lewin, LE DERNIER COMBAT DE LÉNINE.
- Max Loreau, LA GENÈSE DU PHÉNOMÈNE. *Le phénomène, le logos, l'origine*.
- René Lourau, L'ANALYSE INSTITUTIONNELLE – L'ÉTAT-INCONSCIENT.
- Georg Lukàcs, HISTOIRE ET CONSCIENCE DE CLASSE, *Essais de dialectique marxiste*.
- Herbert Marcuse, ÉROS ET CIVILISATION, *Contribution à Freud* – L'HOMME UNIDIMENSIONNEL, *Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée* – VERS LA LIBÉRATION – L'ONTOLOGIE DE HEGEL ET LA THÉORIE DE L'HISTORICITÉ.
- Richard Marienstras, LE PROCHE ET LE LOINTAIN. *Sur Shakespeare, le drame élisabéthain et l'idéologie anglaise aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*.
- Edgar Morin, LE CINÉMA OU L'HOMME IMAGINAIRE.
- Bruce Morrissette, LES ROMANS DE ROBBE-GRILLET.
- Novalis, L'ENCYCLOPÉDIE.
- Claude Reichler et al., LE CORPS ET SES FICIONS – L'INTERPRÉTATION DES TEXTES.
- Karl Reinhardt, ESCHYLE-EURIPIDE – SOPHOCLE.
- Harold Rosenberg, LA TRADITION DU NOUVEAU.
- François Roustang, LACAN. *De l'équivoque à l'impasse*.
- Robert Sasso, GEORGES BATAILLE : LE SYSTÈME DU NON-SAVOIR.
- Boris de Schlœzer et Marina Scriabine, PROBLÈMES DE LA MUSIQUE MODERNE.
- Stuart Sykes, LES ROMANS DE CLAUDE SIMON.
- Léon Trotsky, DE LA RÉVOLUTION (*Cours nouveau - La révolution défigurée - La révolution permanente - La révolution trahie*) – LE MOUVEMENT COMMUNISTE EN FRANCE (1919-1939) – 1905 suivi de BILAN ET PERSPECTIVES – LA RÉVOLUTION ESPAGNOLE (1930-1940) – LA RÉVOLUTION PERMANENTE – LA RÉVOLUTION TRAHIE.
- Danielle Trudeau, LES INVENTEURS DU BON USAGE (1529-1647).
- Karl Wittfogel, LE DESPOTISME ORIENTAL.



Cette édition électronique du livre  
*Dialogue avec Heidegger, tome 1* de Jean Beaufret  
a été réalisée le 08 juillet 2019  
par les Éditions de Minuit  
à partir de l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782707302045).

© 2019 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
pour la présente édition électronique.

[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

ISBN : 9782707339195



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)